

LE PARI GREIMASSIEN

0.0. Contrairement à ce qu'on s'imagine, GREIMAS est et se veut plus praticien que théoricien.

Comme il le rappelait lors d'un «entretien»¹: «la sémiotique, il ne faudrait pas l'oublier, est tout d'abord une praxis». C'est précisément à cause d'une longue 'praxis' et des problèmes que lui posait une confrontation directe à plusieurs langues naturelles que G., en tant que linguiste, s'est décidé à passer de la linguistique à la sémantique. Tournant décisif, quant à lui, car il ne s'agissait pas tant de quitter la 'forme' pour aller au 'fond' comme on pourrait le dire ou le croire communément. En passant de l'expression au contenu, il n'abandonnait pas pour autant le point de vue du linguiste qui est de construire une grammaire apte à rendre toujours mieux compte des 'faits de langue'.

Mais en choisissant la sémantique comme nouvelle base de départ, G. a pensé qu'il arriverait plus vite (!?) et peut-être mieux à débroussailler le maquis des règles formelles sur lesquelles repose tout système linguistique quel qu'il soit.

0.1 Si chaque langue a sa grammaire particulière, cela veut dire que chacune des 2.000 langues connues ne peut être que 'contingente' face à ce quelque chose d'autre qui, lui, devait être universel. N'est-ce pas, précisément, parce que l'expression n'est que contingente alors que le sens, lui, est universel que la traduction, le passage d'une langue dans une autre, est possible?

Née d'une praxis polyglotte, cette conviction greimassienne de l'universalité du sens - même si elle pose problème à d'autres - reste le point de départ de toute une démarche qui, 15 ans après, n'en est qu'à ses débuts.

1 — Structures élémentaires de la signification, Bruxelles 1976, éd. COMPLEXE (P.U.F.), ouvrage coll., p. 26.

0.2 Rapidement la deuxième constatation à laquelle G. lui-même fut conduit, presque naturellement en passant de la linguistique à la sémantique, a été de se dire: si le sens prend naissance au-delà de telle ou telle langue naturelle, sans être attaché au système même de chacune d'entre elles, c'est qu'il doit aussi s'articuler au-delà de tout système d'expression, que ceux-ci soient linguistiques ou non.

Si, *grosso modo*, je puis raconter une histoire en français, en allemand ou en chinois, si cette même histoire peut être écrite, montée sur film ou peinte sur un mur, il faut bien qu'au-delà de tous ces systèmes de signes un même ensemble de règles existe et que cet ensemble règle les sens et non le système qui - seul - le manifeste. Quelles sont ces règles? Et, pour les appréhender, ne faut-il pas travailler d'une manière pluri-disciplinaire?

C'est donc à la poursuite d'une sorte de grammaire universelle-rêve qui, sans doute, ne fait que reprendre celui du premier des grammairiens - que se livre l'entreprise sémiotique. Ce qui explique le souci que G. a chaque année d'organiser son séminaire en 'ateliers de recherche' aussi diversifiés que possible. Allant des littéraires aux visualistes, des architectes aux psychanalystes, des folkloristes aux gestualistes, des discours juridiques aux discours religieux: tout lui semble utile, la 'théorie des jeux' comme la 'topologie' d'un R. THOM. Et c'est aussi à cet endroit que toute une série de questions lui sont régulièrement posées, telle celle des 'universaux' du langage ou toutes celles qui concernent la traduction.

0.3 Pourquoi G. s'est-il tout de suite intéressé aux 'contes', les fameux 100 contes russes de PROPP entre autres? Sinon parce que, comme il le dit lui-même, le conte fait partie de cette littérature orale qui traverse aussi bien les frontières linguistiques que culturelles. Littérature à haut degré d'universalité qui permet, lorsqu'on analyse une seule de ses occurrences, de cerner du même coup un phénomène qui se reproduit en de très nombreux exemplaires.

C'est aussi la raison pour laquelle il a délaissé le terme de 'sémiologie' au profit de celui de sémiotique, laissant à d'autres (MARTINET, MOUNIN, PRIETO) l'étude sémiologique des différents 'systèmes de signes' et leur organisation en vue de la communication. Il se réserve, quant à lui, non pas l'organisation des 'signes' - au sens linguistique du terme - mais l'organisation de la... **signification**. Si pour G. la sémiologie n'est la théorie que de la communication, la sé-

miotique - qui englobe naturellement la première - doit être la théorie de la signification.

Si pour SAUSSURE le signe est comparable au biface d'une feuille de papier, pour G. - comme pour HJELSMLEV - la feuille n'est signe que parce qu'elle constitue un système d'opposition (recto vs verso) et donc le signe n'existe que parce qu'il y a de la... signification, i.e. de l'articulation. Pour être complet, on pourrait dire que la sémiotique greimassienne veut être la science qui coiffe tous les systèmes de signification, et ce sont ces systèmes signifiants qu' il lui faut traverser pour y déceler l'articulation du sens.

Tel est le 'pari', l'Utopie greimassienne!

Il est évident qu'une telle utopie ne pouvait naître qu'à l'ère des MAC LUHAN et de la télématique (cf. le rapport NORA).

1.0 L'organisation de la recherche

Si donc les langues naturelles ne pouvaient, par leur éclectisme et leur complexité, que brouiller les yeux de ceux qui les observent directement, il était nécessaire de se situer, dès le départ, à un autre niveau d'observation. A un niveau inverse du premier. D'où les trois niveaux de grammaire, trois niveaux de structuration qui, désormais, serviront à G. pour avancer dans sa quête organisatrice.

1.1 Partant du plus 'profond', le niveau le plus immanent en même temps que le plus universel sera celui de la **logique**. Une logique purement abstraite, dépourvue de tout investissement sémantique. Une logique qui devrait être la plus simple possible, ne comportant, par ex., que deux ou trois types de relation ne permettant que deux ou trois types seulement d'opérations.

Cette «structure élémentaire de signification», communément appelée par ses utilisateurs 'carré sémiotique', même si elle emprunte à ARISTOTE sa forme binaire, même si elle ne se soucie pas de satisfaire la logique classique à l'état pur - comme aimeraient le voir les logiciens-, cette structure **élémentaire** sera à la signification un peu ce qu' à un moment donné de l'histoire de la physique fut l'atome à la structure de la matière. Elle est le constituant majeur et, pour le moment, unique d'une grammaire dite 'fondamentale' où tout reste encore à faire. Elle n'en représente pas moins le noyau premier sur lequel vient s'articuler le sens et à partir duquel tout cet ensemble de

signes, qui correspondent, au plan manifesté, aux 'figures' du discours, peut se constituer en système et devenir -là est l'important!- porteur de signification. Dégager des 'effets de sens'.

Or ceci se passe à un niveau réellement 'profond' parce que non décelable à l'oeil nu. Construire un (ou plusieurs) carré (s) sémiotique (s) sur un texte n'est pas chose simple. S'il y faut beaucoup d'imagination, cela demande surtout un grand effort d'abstraction. Ce n'est qu'après avoir longuement travaillé un texte, procédé à toute une minutieuse analyse (sémiologie - nous dirions plus volontiers 'discursive' - autant que narrative) que, en s'y mettant parfois à plusieurs, on a quelque chance d'aboutir à un 'carré' dont l'investissement sémantique apparaît comme satisfaisant parce que supportant la répartition maximale et justifiée des 'figures' manipulées par le texte.

Mais l'intérêt du 'carré' ne sera pas seulement d'être l'aboutissement taxinomique d'un travail d'analyse, comme si, à lui seul, il suffisait pour rendre compte de tout le texte... Non, la structure élémentaire de signification, telle que G. l'imagine, doit être avant tout une structure capable d'engendrement. De même que les logiciens, grâce à leurs axiomes doublés de symboles, se livrent à toutes sortes de calculs, de même le sémioticien doit se donner des outils formels capables de générer non seulement des textes, mais également toutes sortes de 'mondes possibles'.

Ainsi J.C. PICARD, élève de G. et travaillant sur des mythes syro-babyloniens, a proposé d'inscrire sur un 'carré' le concept d'Actant qu'on avait jusque-là posé comme terme simple. D'un seul coup l'Actant s'est trouvé dédoublé doublement et réparti en quatre possibilités (Actant, Antactant, Négactant, Négantactant)². C'était l'illustration qu'on pouvait jouer du carré comme d'une matrice et affirmer à l'avance que tout texte, qu'il le manifeste ou non, repose sur une structure essentiellement polémique opposant non seulement des 'héros' entre eux, mais supposant également leurs contradictoires.

Définir le carré sémiotique comme structure élémentaire impliquait qu'on pourrait, par la suite, le compliquer, le... 'complexifier'³. Qu'on pouvait toujours lui adjoindre des termes médians pour cons-

2 — Ibid.: p. 24.

3 — Ibid.: pp. 67 ss.

truire aussi bien des «hexagones» (BLANCHE) que des pyramides ou des cubes. Mais l'essentiel reste, pour le moment et jusqu'à nouvel ordre, que la logique binaire du carré sémiotique de G. s'avère essentiellement opératoire et que, si elle est toujours susceptible d'être enrichie, elle ne peut jamais être réduite. Seul et unique de son espèce, il ne constitue encore que le premier élément de cette 'grammaire fondamentale' que G. souhaite voir émerger peu-à-peu.

Le deuxième niveau d'organisation et d'articulation du sens, G. l'a, faute de mieux, dénommé celui de la grammaire 'superficielle', par opposition au premier niveau. Il vise essentiellement à établir les règles de la **narrativité**. Si la majeure partie des pages de la 'grammaire fondamentale' restent encore à écrire - exception faite du 'carré sémiotique', celles de la 'grammaire dite de surface' se noircissent de jour en jour. Du schéma des «trois épreuves» dont **Sémantique Structurale** faisait état⁴, on en est arrivé, dix ans après, au problème des 'modalités'⁵, en attendant un prochain numéro de **Langages** (ou autre publication) sur la 'manipulation'. Ceci pour dire que le niveau de 'surface' que constitue une narrativité d'allure 'anthropomorphe' - comme le dit G. - est relativement plus facile à atteindre, étudier et organiser que le précédent.

Mais ne nous y trompons pas, l'un comme l'autre, le profond comme le superficiel sont tous deux **immanents** au discours et nécessitent, pour se dire, la construction et l'usage d'un métalangage. Ce qui explique le gros effort terminologique de la sémiotique greimassienne⁶. D'autant que celle-ci, dans son désir de scientificité, vise toujours à une cohérence interne où tous les termes et concepts employés doivent s'inter-définir.

1.3. Enfin troisième et dernier niveau, celui de la 'manifestation', celui qu'on peut voir et toucher... celui du signifiant saussurien tel, que le discours le **manifeste**. C'est le niveau où la signification se traduit et s'exprime en systèmes de signes (graphiques, phoniques, spatiaux,...) C'est de lui qu'il nous faut partir pour construire les deux autres, et c'est à lui qu'il nous faut sans cesse revenir pour en vérifier les composantes.

4 — **Sémantique Structurale** (A.J. GREMAS), Paris 1966, éd. Hachette. P. 206.

5 — **Langages** (43), sept. 1976, éd. Didier-Larousse. N° spécial 'Modalités'.

6 — Cf. le **Dictionnaire raisonné de la théorie du langage** (A.J. GREIMAS & J. COURTES) éd. Hachette, 1979.

Dans la terminologie greimassienne, ce sera le niveau de la 'discursivité', par opposition à celui de la narrativité. C'est-à-dire celui où le discours se réalise en texte, au niveau du 'figuratif', mais d'un figuratif organisé. Organisé en parcours figuratifs, rôles thématiques, configurations discursives, isotopies de toutes sortes. Chaque langue naturelle, sinon chaque culture, possède un certain stock de figures et de configurations dont aucun dictionnaire ne rend encore compte mais qui, pourtant, forme le 'trésor' de la langue (française ou autre).

Il n'est pas dit que ces trois niveaux de structuration suffisent et que tôt ou tard, la grammaire du sens ne nécessite l'introduction de paliers intermédiaires ou différents.

Déjà l'on s'est aperçu que le passage de la narrativité à la manifestation comporte un certain nombre de 'blancs' qu'on se contente, dans l'état actuel de la recherche, de repérer provisoirement tout en les contournant ou les éludant dans la pratique analytique, en attendant d'avoir les moyens méthodologiques de les attaquer de front. Aussi ne faudrait-il pas, en relevant des insuffisances plus faciles à dénoncer qu'à comprendre et surtout à organiser rationnellement, condamner une théorie et une pratique sémiotiques avant même de les avoir soi-même testées, avant que ceux qui s'y livrent aient tiré jusqu'aux limites du possible les conséquences de leurs hypothèses.

2.0 La pratique analytique

2.1 Ses objectifs

2.1.1. Apprendre à manier les 'modèles' déjà existants, à s'en servir sur n'importe quel texte⁷ - ce qui n'est pas si simple!-, pour arriver à formuler, à l'aide d'un métalangage univoqué, une description sémiotique aussi exhaustive que possible de l'objet textuel analysé.

L'expérience montre qu'un tel objectif a plus de chance d'être atteint si a) le travail est effectué à plusieurs. Afin que, grâce à un contrôle mutuel, toute erreur de parcours due soit à une lecture subjective, soit à une difficulté méthodologique, puisse être rapidement éliminée; b) ceux qui l'effectuent acceptent de n'utiliser les outils sé-

7 — Ex.: les deux extraits - l'un d'E. GULLAUMIN, l'autre de M. DURAS - qui servirent d'exercices pratiques lors de la session. Autant le premier est exemplaire au plan narratif, autant le second cache celui-ci sous une figurativité discursive volontairement recherchée.

miotiques que de la manière et dans la perspective où ils ont été mis au point. Trop souvent paraissent des comptes rendus d'analyses qui se donnent pour exemplaires alors que leurs auteurs n'ont fait que parsemer leur travail de quelques termes d' 'actants' ou d' 'épreuves' sans se préoccuper ni de savoir exactement à quel niveau du texte s'utilisent ces concepts, ni d'en connaître parfois l'emploi ou le sens nouveau que le développement de la recherche est amené à leur accorder.

2.1.2. Le deuxième objectif tourne autour de la vérification de la théorie, et plus particulièrement de la justesse des modèles formels déjà construits, leur amélioration, leur extension quitte à en imaginer d'autres si nécessaire.

La 'grammaire structurale' dont G cherche les règles est loin d'être achevée. Son élaboration progressive ne peut se faire qu'à partir de nouveaux corpus de textes, de nouveaux univers culturels, de nouveaux systèmes signifiants. Mais toujours dans une confrontation directe avec eux, dans une démarche plus inductive que déductive.

2.1.3. Enfin, but ultime que devrait se donner tout praticien sémioticien: la visée utilitaire de son analyse! Soit la valeur d'engendrement de ses modèles.

Le véritable intérêt d'un modèle formel est dans sa capacité de 'production'. Ce qui a été dit à propos du 'carré' (cf. supra: 1.1) pourrait tout aussi bien être redit à propos du 'modèle actantiel' ou de l'emploi des 'modalités' greimassiennes, l'intérêt ultime de tous ces modèles formels réside dans leur capacité non seulement de 'taxinomiser' les textes existants, mais bien plus de pouvoir en générer -virtuellement, sans doute- d'autres.

Tel est le chemin qui s'ouvre à tout analyste-sémioticien pour qu'il puisse enfin déclarer avoir réussi à augmenter la lisibilité d'un texte.

2.2. Sa méthode

Quatre moments marquent le déroulement d'une analyse. Les trois premiers reprennent, mais dans l'ordre généralement inverse, les trois niveaux de grammaire énoncés ci-dessus. Tandis que le quatrième condensera tout ce qu'on n'a pas réussi à intégrer par ailleurs.

2.2.1 Extraction et clôture, découpage et articulation.

L'essentiel de ce premier temps est de justifier, de différentes manières, la constitution de son objet d'étude: le texte qu'on s'y est donné à étudier. Sans doute l'analyse (littéraire) classique procédait-elle déjà à cette constitution. Mais la différence avec celle-ci tiendra plus à la rigueur des moyens employés comme à leur cohérence interne.

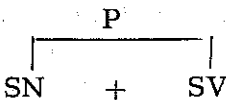
Ainsi, pour le découpage, un certain nombre de critères formels appartenant à la manifestation linguistique seront utilisés (critères d'ordre temporel, spatial, actoriel,...). Seulement, leur pertinence sémiotique tiendra du caractère qui les réunit: celui d'exprimer, au niveau logique, toujours le même type de relations (soit une conjonction, soit une disjonction). De plus, en faisant se croiser certains de ces critères, la logique d'un découpage objectif (donnant lieu à une série de séquences, au plan syntagmatique) se trouvera peu à peu confirmée dans l'analyse qui suivra.

2.2.2. Deuxième moment de l'analyse: la composante narrative.

Quittant le niveau de la manifestation, on commence à raisonner à un premier niveau d'immanence, celui des 'structures narratives'. Le principe fondamental qui régit ces structures provient de la conception qu'a G. de 'l'énoncé élémentaire' et, donc, du récit minimum.

A la différence de CHOMSKY qui conçoit la phrase (P) -et peut-être même le récit- comme une suite de SN et de SV, restant donc ainsi au niveau de la langue naturelle et de son organisation,

CHOMSKY:



(-Quelle est la signification (sémiotique) du 'P' et du '+'?- N.D.L.R.)

GREIMAS, lui, commence par raisonner dans l'abstrait. D'emblée, se plaçant dans un cadre logique, il pose une catégorie fondamentale - qui est une fonction: la fonction de 'jonction'. Fonction donnant lieu à deux opérations logiques, celles de disjonction (\vee) et de conjonction (\wedge). Et puisqu'il y a ces deux possibilités d'existence, il devient nécessaire alors de poser en même temps la possibilité de passer de l'une à l'autre. D'où la deuxième fonction fondamentale qui ne peut être que celle d'une 'transformation'. Ce seul raisonnement logique permet à G. de définir alors les deux sortes d'énoncés élémentaires, nécessaires et suffisants à la définition même du 'récit':

a) des énoncés d'ETAT, qui ne peuvent être que disjonctifs ou conjonctifs, correspondant à la fonction exprimée par le verbe 'être';

b) des énoncés de TRANSFORMATION correspondant à la fonction exprimée par le verbe 'faire':

Qui dit fonction, dit relation.

Or une relation n'a de sens que par le nombre d'éléments qu'elle relie. Chaque sorte d'énoncé élémentaire, par la relation qu'il met en jeu, va devoir imposer, générer le nombre de termes qui lui est nécessaire. Ainsi, l'énoncé d'état — parce qu'il est énoncé de jonction — n'a besoin que de DEUX termes: $S \vee \wedge O$. Tandis que l'énoncé de faire, dont le rôle ne peut être que celui de transformer un état (1) conjoint en un état (2) disjoint (ou vice versa), repose sur une structure à trois sinon QUATRE termes qui constitueront alors les quatre 'actants' de base dont a besoin le récit:

— un sujet manipulateur qui est le 'destinateur' (Dr), celui qui fait faire,

— un 'Sujet' (S) opérateur, celui qui fait,

— un sujet d'état qui, en position de 'Destinataire' (De), se voit attribuer

— l' 'Objet' (O).

Rem. : Les deux actants d'Adjuvant et d'Opposant qui, dans *Sémantique Structurale*, risquaient d'apparaître comme de même nature ou de même rang que les quatre retenus ci-dessus, ces deux actants sont actuellement rejetés au niveau des modalités propres à la compétence du S. opérateur (en particulier, celle du /pouvoir/). Le rôle actantiel d'Opposant est à redistribuer dans la 'deixis' de l'Anti Destinateur i.e. de l'Anti-Sujet.

Cette réduction du 'schéma actantiel' à 4 Actants fondamentaux est l'une des conséquences de la réflexion de G. sur la structure capable de définir l'énoncé élémentaire.

A la différence de CHOMSKY, le point de départ - chez GREI-MAS - ou ce qui est à la base de l'énoncé élémentaire, c'est la fonction **relation**, c'est-à-dire toujours une fonction prédicat qui est soit de l'ordre de l'ETRE, soit de l'ordre du FAIRE.

énoncé d'ÉTAT



énoncé de TRANSFORMATION



L'étape de l'analyse narrative consistera à dégager ces diverses sortes d'énoncés et à les organiser en 'programmes narratifs' (PN) qui seront, eux-mêmes, classés soit comme PN 'pragmatiques', soit comme PN 'cognitifs', selon les Objets en circulation et les faire qui les accompagnent.

L'acquisition d'une 'compétence' suivie de la réalisation de sa 'performance' constitue, pour un Sujet, un PN qu'il s'agira, ensuite, de situer dans l'ensemble du récit. C'est-à-dire dans l'ensemble d'un algorithme comprenant une 'manipulation', par le Dr qui, face au S., exerce un 'faire persuasif' en vue de l'acquisition de la 'compétence' puis de la réalisation de la 'performance'. Ces deux moments correspondent à un ou plusieurs 'faire pragmatiques', ce qui donne lieu ensuite à une 'sanction'. Etape finale du récit où le S. est jugé dans la relation qu'il aura su établir avec l'O. de sa quête. Il s'agira alors d'un 'faire interprétatif' qui pourra être exercé par le Dr ou le De.

Si l'on ajoute à cela que l'analyste devra chercher à repérer comment - au plan narratif - les valeurs 'axiologiques' et les valeurs 'modales' circulent ou se transforment, on comprendra mieux l'importance du travail qui l'attend. Surtout s'il a affaire à un 'discours' plus qu'à un 'récit', au sens de BENVENISTE, dans lequel cas, en s'essayant à dégager du 'discours' tout l'aspect narratif grâce à l'emploi des mêmes modèles sémiotiques utilisés pour le 'récit', il s'apercevra vite de l'intérêt d'une méthode qui oblige à creuser plus avant, à percevoir d'une manière plus aiguë toutes les aspérités d'un texte rarement abordé sous cet angle.

2.2.3 Troisième moment: la composante discursive.

Si la narrativité s'occupe de la syntagmatique du récit, la 'discursivité' va concerner sa paradigmatique.

Si le même conte peut se raconter de mille et une manières, c'est bien parce que, pour une même narrativité, son investissement sémantique, c'est-à-dire le choix des paradigmes, des 'figures' du dis-

cours, peut varier. Le but de l'analyse sémiotique, dans ce domaine, est de chercher sur quelle logique est fondé ce choix et comment répartir les différentes 'figures' manifestées au plan lexématique, comment les classer à partir de leurs sèmes.

La 'structure élémentaire de signification' est, pour l'instant, le seul modèle structural qui permet cette répartition, ce qui la fait appeler aussi '**modèle taxinomique**' en tant qu'elle sert de 'modèle constitutionnel' à la signification.

Sans aller dans les détails, une manière d'opérer est de:

- a) relever toutes les figures du texte et les classer selon un certain nombre d'oppositions qui formeront soit des 'isotopies sémantiques' - dues à la redondance de leurs sèmes contextuels ou -, soit des isotopies 'sémiologiques' - dues à la redondance de sèmes nucléaires;
- b) extraire de celles-ci les catégories sémiques qui - au niveau immanently apparaissent comme fondamentalement opposées dans et par le texte;
- c) les répartir ensuite sur un ou plusieurs carrés sémiotiques;
- d) carré (s) dont on vérifiera le fonctionnement en en comparant les opérations de négation et d'assertion qu'il met en oeuvre avec les résultats obtenus par l'analyse narrative.

Autant la méthode apparaît comme relativement simple, autant son application soulève de difficultés. Là aussi le contrôle collectif qu'un groupe peut exercer sur son propre travail est un moyen efficace de surmonter ces difficultés.

2.2.4 Quatrième et dernier moment de l'analyse... ce dont elle n'a pas rendu compte!

Une fois dégagées la narrativité et la discursivité d'un texte, il est probable qu'un certain nombre de 'restes' demeureront entre les mains de l'analyste. Un nouvel effort d'imagination sera alors nécessaire pour essayer de situer tout ce dont l'analyse sémiotique ne rend pas encore compte. On s'apercevra alors qu'il s'agira essentiellement de ce qu'on nomme habituellement le **style**, et plus largement aussi de ce que les anglo-saxons appellent la **pragmatique** du discours⁸ Il en sera de même de tout ce qui relève du fonctionnement

8 — Je suis reconnaissant au participant à la session qui m'a signalé l'ouvrage de F. FLAHAULT *La parole intermédiaire*, Le Seuil, 1978. L'intérêt de ce

idéologique d'un texte, soit du côté de sa production, soit du côté de sa consommation.

Or, se maintenir le plus longtemps possible dans ce que G. appelle «l'énonciation énoncée» -hors de toute psycho-, socio-, ethno-, (etc...-) linguistique - cela fait encore partie du 'pari greimassien'. Pari méthodologique où, ne pouvant tout faire à la fois et en attendant que chacune de ces sciences humaines ait suffisamment progressé pour proposer aux autres des moyens rigoureux d'appréhender leur propre objet d'étude, on est persuadé que l'approche sémiotique d'un texte, tout en en reconnaissant les insuffisances, reste le préalable indispensable à toutes les autres.

J. ESCANDE

Ö Z E T

Yapısal anlambilimle çağdaş göstergebilimin kurucularından A.J. Greimas'ın kuramı, bu yazıda, Paul Valéry Üniversitesi öğretim görevlilerinden J. Escande'in yaklaşımıyla tanıtılıyor. J.E. üç anabölümde sunuyor yazısını: I. A.J. Greimas'ın amacı; II. Kuramın düzenlenişi; III. Çözümleme evreleri.

I. A. J. Greimas'ın amacı: Doğal dillere ilişkin gösteren boyutunun (anlatım) bir dizgeden öbürüne değişmesi, anlamsal düzlemde (içerik) evrenselliğini koruması gerçeği karşısında, dilbilimden, daha doğrusu sözcükbilimden anlambilime, ardından da göstergebilime yönelen A.J.G., anlatım düzleminden içerik düzlemine geçerken, gösteren boyutundaki eklemlenişin, anlamsal evren için de geçerli olduğu ilkesini benimser. Gerçekten de, anlam evreninin işleyişini düzenleyen kurallar vardır: Göstergebilim, tüm anlam dizgelerine ilişkin «dilbilgisel» kuralları araştırmakla işe başlar. Evrensel anlatı dilbilgisini araştırmaya koyulan A.J.G., göstergebilimin temelini oluşturan ilk yazılarından birini, V. Propp'un Masalın Yapısı adlı ünlü yapıtından kaynaklanarak yazmıştır. Kuramının daha ilk aşamasında, masalların yapısına yönelişinin nedeni, bu türün, dilsel ve ekin-sel sınırları aşan, anlam evrenselliği en yüksek **sözlü yazın**'ın bir parçası olmasıdır. A.J.G.'in tasarladığı göstergebilim, A.Martinet, G.Mounin, L.Prieto vb. dilbilim-

livre est non seulement de renouveler la question, mais de montrer ainsi combien ce champ d'investigation reste encore ouvert. Non seulement aux théoriciens - ce dont personne ne manque- mais surtout aux praticiens du texte capables d'élaborer une théorie qui se prouve par son... opérativité.

Regrettons seulement que G. ne reste connu 'bibliographiquement' (est-ce pour la forme!?), ici comme ailleurs, que par son premier ouvrage, comme si rien n'avait été fait depuis.

çilerinin öngördüğü gibi «çeşitli gösterge dizgeleri»ni ve bu dizgelerin **bildirişim** açısından düzenlenişini değil, **anlamlama**'nın (=anlamın eklemeliği) düzenlenişini araştırmaya yönelir. Bu nedenle, A.J.G., yalnızca bildirişim kuramına dayalı Fransızca **sémiologie** terimini değil, bunu da içerdiğini varsaydığı anlamlama kuramına dayalı **sémiotique** sözcüğünü kullanır.

II. Kuramın düzenlenişi: A.J.G. anlatı evrenine ilişkin yapılaştırmacı araştırmasında üç düzey belirler: 1) **Mantıksal düzey** (derin düzey): «Anlamlamanın temel yapısı» diye de adlandırılan ve gösterimi **göstergebilimsel dörtken** (ikiciliğin gelişmiş biçimi) ile yapılan **mantıksal düzey**, tam anlamıyla soyut, her türlü «anlamsal yatırım»dan yoksun, en içkin ve en evrensel düzeydir; anlam, bu temel yapı üzerinde eklenerek **gerçekleşme düzeyi**'ndeki söylemin «beti»lerine dönüşecektir. Göstergebilimsel dörtkeni, salt sınıflandırıcı bir özellik olarak görmek yanlıştır; çünkü, bu dörtken, tam tersine, anlam üretimini sağlayacak bir çekirdek yapıdır. Dörtkenin yeni öğelerle geliştirilmesi (göstergebilimsel «altıgen», «piramit» ve «küb»den de söz edilmektedir) ne denli olağansa, daha küçük bir yapıya indirgenemeyeceği de o denli kesin bir gerçektir. 2) **Yüzeysel düzey:** Son yıllarda «kiplikler» ve «etkileyim» (anlatı içindeki bir **eyleyen**in öbür eyleyeni etkilemesi) üstüne sürdürülen araştırmalarla, anlatısal kurallarının saptandığı bu düzeye ilişkin yöntemlerde ve kavramlarda büyük gelişmeler olmuştur: Burada, hemen belirtelim ki, terimsel ve kavramsal tutarlılığı olan bir üstdil düzenlenmesini ve kullanılmasını öngörür Greimasçı göstergebilim: Bu açıdan, üstdil, söz konusu bilimsel tasarımın en önemli boyutunu oluşturur. (Bunun son kanıtı, A.J. Greimas ve J. Courtés'in birlikte hazırladıkları açıklamalı göstergebilim sözlüğüdür: **Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage**, 1979); 3) **Gerçekleşme düzeyi:** Gözle görülen ve eğitilen «gösteren» düzeyidir bu. Anlamlamanın gösterge dizgeleri biçiminde (çizimsel, sessel, uzamsal dizgeler) gerçekleştiği ve söylemsellik kurallarının belirleneceği bu düzey, hem diğer iki düzeyin yapılaştırılması için zorunlu bir kalış noktası, hem de **bileşkeleri** doğrulamak için sürekli başvurulacak bir düzeydir.

III. Çözümleme evreleri: Göstergebilimsel çözümlemeye başlayabilmek için, üretici çözümleme «örnek»lerini özümsemek, üstdile ilişkin kavramsal örgüyü edinmek, yöntemsel aygıtları kullanmayı bilmek ve her çeşit öznel yargıdan uzak durmak zorunludur: Bu açıdan, çözümleme, çoğunlukla, bir topluluk çalışması gerektirir. Göstergebilimsel çözümleme 4 süremlidir ve kuramsal düzeylerin izlediği aşamaların tersi izlenir çözümleme süresinde: 1) **Kesitleme:** Çözümleme **nesne**'sinin kurgusu, **gerçekleşme düzeyinde** kalınarak, **uzam, zaman, eyleyen** üçlüsünün ölçütlerine uygun bir biçimde saptanır. Bu kesitleme işlemi, hiç kuşkusuz, dizimsel eksen üzerinde gerçekleşir. 2) **Anlatısal bileşke:** Kesitleme işlemi ardından, içkinlik düzeyinin «anlatısalılık» (yüzeysel düzey) boyutuna geçilir. Anlatısalığa özgü yapıların işleyişi, «temel sözcük» ya da «anlatıbirim» diye adlandırılan bir ilkeye dayanır: Doğal diller boyutunda sıkışıp kalan Chomsky'nin tersine, A.J.G. daha başlangıçta soyut düzlemde yer alarak, temel bir ulam ortaya atar: **Birleşme işlevidir** bu. Bu işlev de **tekil evetleme** ve **tümel evetleme** olmak üzere iki mantıksal işlem olarak verir. Bu iki işlemin varlığından söz edilebileceğine göre, birinden diğerine geçişten de söz edilebilir. Böylece, ikinci temel işlev de belirlenmiş olur: **Dönüşüm işlevi**. Bu iki işlemin belirlenmesiyle «anlatı»nın tanımı için zorunlu ve yeterli iki temel sözcük de saptanır.

tanmış olur: a) **Durum sözceleri:** «Olmak» eyleminin açıkladığı işleme bağlı olarak **tikel** ya da **tümel evetlemeli** olabilir, **durum sözcüğü** bir **birleşme sözcüğü** olduğu için 2 öğeye gereksinme duyar: **Özne (Ö)** // **Nesne (N)** (Özne nesneden ya ayırır ya da onunla birlikte); b) **Dönüşüm sözceleri:** «Yapmak» eyleminin açıkladığı işlevi karşılar: **Edim sözcüğü** diye de adlandırabileceğimiz bu sözcükler üç ya da dört öğeye gereksinme duyar: **Yaptıran (Y)**, **Özne (Ö)**, **Etkilenen (E)**, **Nesne (N)**. (Daha önce altı öğeli olarak belirlenen **eyleyenler dizgesi**, kiplikler konusundaki araştırmalar sonucu dörde indirgenmiştir). Anlatısal bileşkenin en önemli yanı; değişik sözcüklerin saptanması ve bunların «anlatı izlencesi» (Aİ) biçiminde düzenlenmesidir. Bir **Özne'nin edinciyle** bu edinci izleyen **edimi** bir anlatı izlencesi oluşturur; bu izlence de «etkileyim»in yer aldığı anlatı bütünlüğü içine yerleştirilir. 3) **Söylemsel bileşke:** Anlatısal bileşkede, dizisel boyutla ilgilenilir. Bu aşamadaki amaç, «anlamsal yatırım»ın hangi mantıksal düzene dayandığını araştırmak, söylemsel «belirti»leri incelemek ve bunları anlambirimlerine göre sınıflandırmaktır. Böyle bir sınıflandırma için de tek yapısal örnek vardır: Göstergibilimsel dörtden. 4) **Son aşama:** Anlatısal ve söylemselliğin ortaya çıkarılmasından sonra, göstergibilimsel çözümleme süreci dışında bırakılan, deyiş, düşünyapısal özellikler, betiğin üretim ve tüketim sorunları, vb., bu aşamada ele alınabilir. Ancak, göstergibilimin salt **sözce çözümlemesine** yöneldiğini de unutmamak gerekir.